

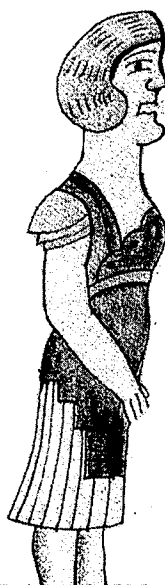
**Changer la culture
et la politique**

ESPRIT

Jean-Paul Sartre

Une traversée du siècle

par L. Giard, J. Guérin,
A. Simon, P. Thibaud
et M. Merleau-Ponty



La voix humaine

par M. Bernard, L.-J. Rondeleux et D. Vasse

**Points de vue sur
l'action culturelle**

7-8 M 1667 Juillet-août 1980 France 25 F Étranger 26 F

JEAN-PAUL SARTRE

- Paul Thibaud : **Une traversée du siècle**, p. 3
Jeanyves Guérin : **Un dissident de la onzième heure**, p. 23
Luce Giard : **Le vieux Socrate est mort encore une fois**, p. 25
Alfred Simon : **Artaud chez Bernstein, Théâtre et philosophie**, p. 35
La rencontre de Sartre et de Merleau-Ponty, p. 39
Gaston Puel : **Poèmes**, p. 42
-

LA VOIX HUMAINE

- Louis-Jacques Rondeleux : **La voix, les registres et la sexualité**, p. 46
Michel Bernard : **La stratégie vocale ou la « transvocalisation »**, p. 55
Denis Vasse : **La voix qui crie dans le désêtre**, p. 63
-

JOURNAL A PLUSIEURS VOIX p. 82

par Béatrix Andrade • Augustin Barbara • Robert Bensimon • Jean-Pierre Chrétien • François Colcombet • Michel Crépu • Panayote Dimitras • Gabriel Gosselin • Jeanyves Guérin • Colette Hoffsaes • Jean-William Lapierre • Antoine Lazarus • Michel Mesnil • Thierry Naudin • Bernard Perret • Alain Suied • Martin Sylvestre

Français, votons sécurité ! • La ceinture de Roselyse • La mort de Pascal Pliton • Informatique et liberté • Triste printemps (les étudiants étrangers) • Demain, les universités... • « M'aimes-tu ? » • Tous papistes ! • Une nouvelle chrétienté ? • L'Église de Jean-Paul II • L'Afrique pavée de pierres d'attente ? • Soirée référendaire (au Québec) • Un tournant pour la Grèce • Caro sculpteur ou la fin du sacré • Le temps radiophonique • Théâtre à Nancy • Pour Bellocchio • Vingt ans après (« Mon oncle d'Amérique »)

CHRONIQUES p. 114

- Arne Saknussemm : **Le choc des mondes en Arabie saoudite**, p. 114
Pierre Laurette : **Une journée à Khao i Dang**, p. 127
François Brune : **Un sondage orienté**, p. 131
Renata Scant et Fernand Garnier, Pierre Ballet-Baz, Geneviève Poujol : **Vers quelle action socio-culturelle ?**, p. 136
Marie-Odile Métral et Anne Garreta, Cl.-H. Rocquet : **Roland Barthes**, p. 153
-

LIBRAIRIE DU MOIS p. 162

par M'hamed Alaoui • Jean-Michel Besnier • Pierre Caussat • Bernadette Cholet • Diana Cooper-Richet • Christian Dedet • Salim Jay • Richard Kearney • André Lacornerie • Marc Lévy • André Marissel • Christian Mouze • Gérard Noiret • Fernande Schulmann • Alain Suied • Guy Turbet-Delof

Lorand Gaspar : **Égée** • Roberto Juarroz : **Poésie verticale** • Naomi Lazard : **Ordonnances et désordres** • Edmond Thomas : **Voix d'en bas** • Pierre Leroux : **La grève de Samarez** • J.M.G. Le Clézio : **Désert** • Luc Estang : **Les déicides** • Michel Bataille : **Les sacrilèges** • Pierre Kyria : **L'heure froide** • Christiane Baroche : **Pas d'autre intempérie que la solitude** • Chems Nadir : **L'astrolabe de la mer** • Yukio Mishima : **La mer de la fertilité** • John Nathan : **La vie de Mishima** • No et Kyogen • **L'épopée Irlandaise** • Joseph R. Strayer : **Les origines de l'État moderne** • Ignacy Sachs : **Stratégies de l'éco-développement** • Yves Barelli, J.-F. Boudy, J.-F. Carenco : **L'espérance occitane** • Jacques Derogy : **Le cas Wallenberg** • **Mémoires de François II Rakoczi sur la guerre de Hongrie** • **Miniatures turques des chroniques sur les campagnes de Hongrie** • G. Groddeck : **Conférences psychanalytiques à l'usage des malades**

EN... ÉCHOS p. 179

CORRESPONDANCE et AVIS p. 182

En page de couverture : Saul Steinberg, **Monologue**, 1964 ; p. 82, Saul Steinberg, **Sam's Troubles**, 1960 ; p. 106, Anthony Caro, **Mint Chiffon**, 1978/1979 ; p. 128, dessin de réfugiés cambodgiens.

LA VOIX QUI CRIE DANS LE DÉSÊTRE

par Denis Vasse

Polysémie du mot voix

Tenter de penser la « voix », lorsque le mot est prononcé seul, est un exercice difficile. Et il me semble que cela est dû au fait qu'il ne s'adosse pas immédiatement à un contraire qui en soutiendrait, par opposition, le sens. A la « clarté », par exemple, s'oppose « l'obscurité », au « membre », le « corps », au « faible », le « puissant », mais qu'est-ce qui s'oppose à la voix ? Cette question est toujours embarrassante. Essayez.

Cette absence de contraire immédiat libère par contre le mot, qui recevra avec précision sa signification à partir du contexte où il s'emploie. Ainsi la voix, c'est pour un oto-rhino-laryngologiste, l'ensemble des sons émis par quelqu'un sous la poussée de la colonne d'air faisant vibrer les cordes vocales : elle se caractérise alors par des longueurs d'onde *produites selon les lois d'une physiologie complexe et subtile*. Pour un artiste, un mélomane ou une cantatrice, la voix est caractérisée par son timbre, son ampleur, sa tessiture, son registre, son volume dans la gamme musicale, ses harmoniques dans *une culture*, de la Callas à Taos Amrouche.

Instrument de *communication sociale*, la voix articule un *discours* — ce qu'il veut dire — à celui qui *parle* — à celui qui le dit — : un homme, une femme, un enfant, ou plus encore telle femme ou tel homme dont nous reconnaissons la voix avant même de savoir ce qu'elle ou il dit.

Vibration du sentiment, elle indique la modulation de la *sphère affective* d'un individu : elle trahit l'angoisse, la joie, la colère. Souvent à l'insu de celui qui la porte, elle souligne *l'organe du corps* inconsciemment investi par l'économie libidinale : voix de gorge, voix de tête, « voix qui parle à la braguette », comme disent certains commentateurs de radio.

Elle est le support de multiples métaphores du langage face à la *nature* : une voix de chat écorché, la voix du vent dans les arbres, face à la *technique* : la voix des ondes. C'est ainsi que votre garagiste dira en tirant le démarreur de votre voiture : « Voyons ce qu'elle dit. »

Indicatrice de la manière dont l'homme se situe dans le monde et dont il éprouve le monde, la voix devient synonyme d'inspiration chez le poète qu'elle ne cesse de ravager et de trahir quand, au plus vif, il témoigne de

l'infini du désir, et qu'il laisse la trace de « tout ce feu d'une âme sans arôme qui porte l'homme à son plus vif : au plus lucide, au plus bref de lui-même¹ ». Impossible de laisser courir ses yeux sur un texte de Saint-John Perse sans qu'une voix s'élève qui rythme le silence dans lequel vous vous tenez. Ce poète ne peut pas ne pas écrire et il dénonce en même temps ses propres mots comme « échecs partiels et œuvres parcellaires », trahissant, agressant ce qui serait vraiment le langage du désir.

Tentative impossible et réelle car c'est d'être soumis au langage que nous sommes parlant et désirant. Lutte violente autant que sereine entre les mots et le langage. Parce que le poète veut tenir un certain langage, le poète se bat avec les mots. La démarche du poète renvoie au combat de Jacob avec l'ange d'où l'homme sort blessé et nommé dans une ultime marche (ou démarche) vers son frère Esaü. Le poète fait de ses *écrits*, les traces d'une voix qui crie dans la sécheresse, dans le désert : « Vous qui parlez l'ossète sur quelque pente caucasienne, par temps de grande sécheresse et d'effritement rocheux, savez combien proche du sol, au fil de l'herbe et de la brise, se fait sentir à l'homme l'haleine du divin. Sécheresse, ô faveur. Midi l'aveugle nous éclaire : fascination au sol du signe et de l'objet. »

« Voix qui crie dans le désert », Jean-Baptiste est aussi le support de la voix qui traverse les Écritures et que chacun peut entendre nommer Jésus-Christ pour autant qu'il a des oreilles pour entendre et une bouche pour chanter dans le Silence du cœur.

La voix c'est encore pour moi la lourde interrogation fascinée de mon enfance : je m'arrêtais derrière la porte des mosquées pour entendre indéfiniment répéter le nom d'Allah : un vieux musulman m'avait dit qu'il convenait de répéter ainsi le nom d'Allah afin qu'il s'inscrive dans le cœur et je me souviens de m'être surpris à essayer : non sans quelque terreur. C'était aussi la voix du muezzin lancée du minaret vers le ciel et qui, les soirs de Ramadan, libérait du jeûne rituel les êtres qui m'entouraient : du même coup, cette voix entendue leur ouvrait la bouche pour la louange et pour manger, ce qui va toujours de pair.

Enfin, dans la sphère politique, la voix du citoyen est ce qui pèse dans la délibération des assemblées ou dans les consultations électorales : il convient alors de *gagner des voix* dans une problématique fragile de la quantité toujours et forcément articulée au maintien ou au renouvellement *d'un ordre économique*.

La voix, c'est aussi celle d'Hitler au stade de Nürenberg, et ce qui s'ensuit dans le dérèglement d'une *pathologie collective*. Jusqu'au génocide et au suicide.

1. Saint-John Perse, *Chant pour un équinoxe*, Gallimard, 1975, p. 14.

Comprendre et entendre

Chacune des acceptions du mot *voix* mériterait un long développement et quand bien même chacun d'eux serait exhaustif, aurions-nous avancé dans la *compréhension* de la voix ?

Je ne le pense pas : la voix ne se comprend pas, elle s'entend. Et pour le psychanalyste que je suis, elle s'entend comme « l'entre-deux originaire du savoir et du lieu² ».

A force de chercher à *comprendre* la logique qui régit l'opérateur du monde et des êtres, nous devenons sourds. Être sourd, c'est comprendre sans entendre.

Je connais des enfants qui meurent d'être *compris* par dévouement, par souci de technique et de science : autant d'armes que fournit notre imaginaire pour dominer, pour anticiper, sur la parole de l'autre et, par là, la lui couper. Je connais des adultes qui meurent et qui tuent de *vouloir comprendre*, tout comprendre.

Vous exagérez ! me direz-vous. Oui, si vous croyez que mourir n'est qu'une question de rupture de l'équilibre organique entraînant la décomposition du corps par arrêt de ses fonctions physiologiques. Non, si vous pressentez que l'homme ne meurt comme un homme que s'il a été *appelé* à vivre comme un homme parmi d'autres, là où il entend une voix et peut faire entendre *sa voix* comme cela même qui constitue l'Homme entre les hommes.

Faire entendre sa voix, parler, chanter, rire ou pleurer c'est vivre en sujet de la loi des hommes.

Les psychotiques témoignent avec rigueur de ce qu'il advient de la forme humaine lorsqu'ils débitent ou qu'ils sont enfermés dans le plus profond *des mutismes*, lorsqu'ils disent avec une insoutenable violence que ni *la vie* ni la mort ne les intéressent. Il advient que « leur » voix n'est pas la leur parce qu'elle n'évoque ni n'invoque la voix qui parlerait d'eux comme sujet de la loi. Aucune voix ne les tire du désêtre de l'origine vide et parler, pour eux, ne témoigne d'aucune rencontre qui donnerait sens à la séparation qu'impose la vie et/ou la mort et qui, seule, actualise, dans l'ordre de la différence et du symbole, le désir d'être un parmi d'autres.

Les psychotiques sont *sans voix* — le langage pour eux ne leur parle pas de l'Autre du langage où il viendrait à s'identifier selon les voies du désir, le langage se réduit à une pure logique du discours : logique sans faille qui les contraint par une *violence ultime* à habiter des mots ou un mot. Cette violence n'est ultime, dernière, que — vous le voyez — parce qu'elle est *première* et *anonyme*. Comme ils le disent fréquemment, *diabolique*³.

2. Denis Vasse, *L'ombilic et la voix*, Seuil, p. 185.

3. Jacques Lacan, « Kant avec Sade », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 776.

Le discours dérisoire

La violence ultime c'est un discours sans faille. Confronté à un discours sans faille, purement logique, le petit d'homme ne peut faire irruption dans le monde comme sujet du langage : il n'y est pas *appelé* comme *vivant* et *mortel*. Il n'a de choix logique que dans une opposition entre *vie* ou *mort*, opposition qui n'est signifiante d'aucun sujet et d'aucun Autre. C'est ce que J. Lacan appelle la *forclusion*.

Vie et *mort* sont pour le psychotique *dérisoires* : leur opposition ne fait pas sens. Et, en pure logique, ils ont *raison*.

Cette dérision des mots et de leur renversement dans une pure opposition binaire, spéculaire, les pervers, eux, la manient. Ils en sont les champions. Par cette manipulation, la logique a raison du sujet. Pour eux, si vous n'êtes pas tout, vous n'êtes rien ou, plus exactement, vous sombrez dans l'*être rien pour vous* quand vous êtes tout pour eux. « J'ai tout fait pour lui — peut dire la mère ou le père pervers —, il est invivable. »

Cette violence ultime se caractérise par une antériorité vide où le sujet viendrait s'originer. Il est prisonnier d'une logique qui ne renverrait à aucun *langage antérieur* comme au lieu de la rencontre du Sujet et de l'Autre. Cette absence d'*antécédence* du sujet dans le désir de l'Autre *interdit* au sujet d'entrer dans le temps du désir. Comme ils le disent encore, ils sont comme « à côté » du temps, spectateurs.

Cette absence d'antécédence à laquelle se substitue une *antériorité vide*, c'est ce que l'on peut appeler la *seconde mort* qui n'est seconde que parce qu'elle précède la première et la destitue de son sens.

Seconde mort, c'est vrai et il est vrai aussi que tout psychotique sortant de l'étau des mots, de la logique, n'accède à la vie de sujet que par une *seconde naissance* terrible en vérité car c'est toute la carapace logique qui s'écroule. Pour devenir sujet du langage, le sujet doit être « su je » (selon le jeu de mot de J. Lacan ⁴). Être sujet c'est être su-je. Que nous soyons su-je par le langage échappe à toute logique. Entre logique et langage, il y a un abîme et le sujet parlant a un pied sur chacune de ses rives.

La dé-signation du sujet

Au carrefour de toutes les sphères logiques qui caractérisent l'homme dans le monde, le sujet dans le langage, la voix se laisse entendre comme ce qui, dans le support de la respiration et de la dynamique du souffle, *dé-signe le sujet à partir du langage*, hors de toute logique, et pourtant soumis dans ses représentations à la loi.

4. Conférence de clôture des journées d'études de Lille, 1977.

Le mot voix doit sa polysémie à la multiplicité de ses emplois mais la voix ne se *conçoit* (concept) que de n'appartenir exclusivement à aucune de ses séries.

Bien plutôt, elle les articule en cet endroit précis et rigoureux où nous *habitons le monde*, comme dit Heidegger, *en poète*. Là où nous faisons (*poiétai*) le monde qui nous fait, ce qui veut dire : là où nous parlons le langage qui nous parle. Là, le sujet est su-je.

Tous les discours que nous pouvons tenir se trouvent *excédés* par le langage qui nous tient. Le langage dépasse la logique des mots dans laquelle ils prennent sens.

Si — dans tous les cas — la voix est ce par quoi nous entendons ce qui nous parle quand nous parlons d'un domaine particulier, si elle est le concept — ce qui conçoit en se concevant — qui nous autorise à prendre et à recevoir la parole de l'Autre, c'est que pour autant que nous y sommes soumis comme sujet, nous y sommes su-je, déjà sujet.

La voix suppose que non seulement l'homme parle mais aussi qu'il écoute : qu'il parle parce qu'il écoute, qu'il écoute parce qu'il parle : cette rupture instauratrice fonde toute logique mais elle *échappe à toute logique*. On peut la repérer dans le fait pur et simple que « ça parlè » : pointage de l'inconscient.

Si la voix n'était que ce qui parle — par nous, en nous, entre nous — elle deviendrait un pur moyen *d'ex-expression* : ce qui veut dire qu'elle ne pourrait être comprise que comme l'instrument d'une maîtrise imaginaire, du côté de la pure logique des choses et du discours, du côté du pouvoir que le langage nous donne sur le monde en tant que « pur fait de parler » et d'organiser les signifiants.

Si la voix n'était que ce qui parle, la parole se perdrait dans le sable du bavardage quand bien même ce sable serait celui, hautement enviable, du savoir et de la science.

Si, au contraire, la voix n'était que ce qui s'écoute — par nous, en nous et entre nous —, elle deviendrait un pur moyen d'im-pres-sion : ce qui veut dire qu'elle ne pourrait être comprise que comme l'instrument (objet) d'un esclavage imaginaire, du côté de la pure logique des phantasmes et du discours, du côté du pouvoir que la voix — « fait d'écouter » — donne au monde sur nous.

Si la voix n'était que ce qui s'écoute, la parole ne signifierait plus le lieu symbolique où l'homme réside dans le monde, elle se perdrait dans la fantasmagorie du rêve ou du délire. A un degré de moins dans la quotidienneté du diurne, la voix s'enlise dans le « sentiment » que l'on a des choses, des êtres, de la vérité. Nous donnons une voix à nos sentiments, nous les écoutons : « J'ai le sentiment que... », voilà une expression qui introduit le plus souvent une position de « quant à soi », qui nie l'autre du langage dans la violence d'une pseudo-compréhension. Dans sa préface à *La phénoménologie de l'Esprit*, Hegel écrit : « Ce qui est anti-humain, ce

qui est seulement animal, c'est de s'enfermer dans le sentiment et de ne pouvoir se communiquer que par le sentiment ⁵. »

La voix est ce qui s'entend à la limite de ces deux compréhensions où « l'être qui est *sujet* en vérité est la médiation entre son propre *devenir-autre* et soi-même » (Hegel, p. 17) ; c'est pourquoi elle ne se comprend pas, elle s'entend. Avec elle, s'introduit dans *la logique* une rupture où la logique même trouve sa fondation en autorisant le sujet à faire irruption dans le langage, dans la langue. Là où il surgit dans la mesure même où l'imaginaire (de la logique) se fonde et se brise et où le réel lui arrive comme ce qui fonde le sujet même.

Le langage souverain

Faut-il le redire, la voix n'est pas que l'émission phonématique, elle est ce qui témoigne de la parole qui constitue le sujet dans son rapport à l'Autre et dans le champ du langage. La voix n'a pas d'écho. Elle crie dans le désêtre.

Elle traverse la spécularité mortifère du miroir, elle brise l'imaginaire du discours à l'appel du langage souverain. Souverain, le langage l'est puisqu'il « sait » le sujet avant même qu'il advienne dans le corps.

Répondant à ce qui se *mi-dit* dans le discours, la voix en appelle à l'Autre du langage, au sujet qui n'est là à la fin des fins que s'il ou parce qu'il était là au commencement des commencements, à l'origine.

La voix indique la voie qui mène vers ce qui n'arrive que d'être déjà là : le réel... qui n'est jamais ce que l'on imagine — impossible à imaginer.

La voix est le signe que nous fait le langage, celui de l'être du langage ⁶.

Heidegger le dit mieux que moi. A chacun son bafouillage :

« De quel côté, nous autres hommes, trouvons-nous des ouvertures sur l'être de l'habitation et de la poésie ? Où, d'une façon générale, l'homme prend-il cette prétention d'arriver jusqu'à l'être d'une chose ? *L'homme peut la prendre seulement là où il la reçoit*. Il la reçoit de la parole que le langage lui adresse. A vrai dire, il la reçoit seulement quand il dirige déjà son attention sur l'être propre du langage et aussi longtemps qu'il le fait. Car, au sens propre des termes, *c'est le langage qui parle. L'homme parle seulement pour autant qu'il répond au langage en écoutant ce qu'il lui dit*. Parmi tous les appels que nous autres hommes pouvons contribuer à faire parler, celui du langage est le plus élevé et *il est partout le premier*. Le langage nous fait signe et c'est lui qui, le premier et le dernier, conduit ainsi vers nous l'être d'une chose. Ceci toutefois ne veut jamais dire que, dans n'importe quelle signification de mot prise au petit bonheur, le langage nous livre l'être transparent de la chose, et cela d'une façon directe et

5. Hegel, *La phénoménologie de l'Esprit*, Aubier-Montaigne, p. 59.

6. La voix vient de celui qui parle dans ce qui parle.

définitive, comme on livre un objet prêt à l'usage. Mais la correspondance, dans laquelle l'homme écoute vraiment l'appel du langage, est ce dire qui parle dans l'élément de la poésie.

Plus l'œuvre d'un poète est poétique et plus son dire est libre : plus ouvert à l'imprévu, plus prêt à l'accepter. Plus purement aussi, il livre ce qu'il dit au jugement de l'attention, toujours plus assidue à l'écouter, plus grande enfin est la distance entre ce qu'il dit et la simple assertion dont on discute seulement pour savoir si elle est exacte ou inexacte⁷. »

La voix joue avec les mots, avec les sons : elle fait jouer le langage. Seuls ceux qui sont enfermés dans la logique de la compréhension et qui adhèrent au semblant de domination qu'elle procure dans un sentiment de jouissance aussi phallique que dérisoire, l'ignorent.

Tous ceux qui ont vu naître un enfant ou qui se sont penchés sur un berceau, penchés suffisamment pour éprouver un peu le déséquilibre de leur propre narcissisme, de leur amour propre (comme on dit) ne peuvent qu'être étonnés de ce qui leur en vient : *une voix*. Une voix qui vagit, qui hurle ou qui musicalise des sons, une voix qui crie dans le *désêtre* du corps vers l'être du langage.

Parler vraiment c'est mettre en œuvre *le sérieux* de la logique des mots — nécessité — en faisant jouer le langage, la langue — non nécessité. En d'autres termes, plus philosophiques, parler à quelqu'un c'est articuler la logique du discours, la représentation, au non-logique du langage, à la présence de l'Autre. Ou encore, si vous voulez, c'est raisonner dans la résonance : double articulation de la voix, « entre-deux originaire du savoir et du lieu⁸ ».

La voix, le corps et l'écriture

La voix joue avec les signifiants quand elle les fait jouer là où ils sont captés, déchiffrés, lus, écrits : dans le corps.

Le corps — pour un analyste — est *un texte qui lui parle*, non pas un texte qu'il devine et interprète à tort et à travers au nom d'un satané savoir sans fondement, mais un texte qui a une voix, qui se lit et qui trouve son fondement d'être déchiffré par une voix.

L'humanité est ainsi faite : un texte unique, le corps, avec autant de manières de le lire que de corps. Paradoxe : le corps est tout à la fois le lieu du texte et le lieu du sujet. Entre les deux, la voix.

Le même texte lu par deux êtres différents ne dit pas la même chose. Prêter sa voix à un texte, c'est lui donner un sens dans des effets

7. M. Heidegger, « L'homme habite en poète », *Essais et conférences*, Gallimard, 1958, p. 227.

8. D. Vasse, *op. cit.* p. 185.

d'après-coup puisque c'est révéler que le sujet y était sans le (se) savoir. Il y était su avant de s'y savoir⁹.

Les accents de la voix, sa tonalité, son rythme, ses silences, son timbre, sa musique donnent vie à un texte. La voix, elle, donne corps au sujet.

La voix restituée à l'écriture ce que l'encre tue en fixant les mots sur la page : la vie du sujet, la souveraineté du langage.

Écouter la voix d'un enfant (ou de quiconque) c'est restituer à son corps ce que l'encre des organes géniteurs a fixé dans la chair.

Quand elle est seulement pré-texte de la voix, comme dans le narcissisme de qui s'écoute parler, l'écriture ne dit rien ni de l'Autre ni du sujet. Elle se développe en volutes ennuyeuses à la longue, dans les redondances d'un moi qui indéfiniment se dédouble pour se faire plaisir.

Quand elle est le texte de la voix, sans effets de redoublements et sans écho, l'écriture ne parle que de l'Autre et du Sujet, quand bien même personne — le moi — ne le saurait.

Essayons d'écrire cela en une formule :

La voix fait retentir l'être du langage comme lieu d'échanges des prérogatives du sujet et de l'Autre, mais en même temps, l'être du langage retentit dans la voix qui s'entend dans les corps entre les corps. Comme la trace d'une rencontre, d'une présence, dans la séparation même.

Cette fonction de trace de la voix, les poètes et les enfants en sont les témoins toujours nouveaux. S'ils ont des oreilles pour entendre, les psychanalystes aussi. Comme n'importe qui.

Lire un poème n'est jamais une activité du pur regard. Quand bien même vous le liriez en silence, la voix habite le silence et c'est de là qu'elle répond à l'appel du langage.

Lorsque, dans le secret de votre chambre, vous tombez sur un poème qui vous atteint dans cette loge du silence, il vous déluge et vous êtes comme portés à l'aller dire à votre femme, à votre mari ou à vos amis. Plus profondément peut-être mais aussi de manière plus cachée, pudique, à votre enfant.

Appel du langage : « Écoute ça », dites-vous et, toutes affaires cessantes, votre voix — mais est-ce votre voix ? — cherche pour ainsi dire en votre interlocuteur la zone de silence où résonne pour lui joie, angoisse, tristesse ou sérénité. « Ça » se met à parler.

En rentrant de l'école, votre enfant interrompra aussi vos affaires quand,

9. Qu'il soit institué comme sujet dans le langage avant même de le savoir au titre de la logique dans laquelle il est enfermé, l'analysant le dit toujours en faisant du psychanalyste le responsable de cette logique, le sujet supposé savoir ce que lui, analysant, ne sait pas. C'est même l'asymétrie de cette « position » qui indique la véritable entrée de l'analysant en analyse. Cette projection indique nécessairement quelque chose de la division du sujet et l'écart où il est par rapport à la logique du discours qu'il tient, l'écart qui le situe dans le langage et hors logique.

de votre bureau ou de votre cuisine, vous entendez la voix qui le porte :

*Pomme, poire, abricot
Y en a une ! y en a une !
Pomme, poire, abricot
Y en a une de trop
c'est Marie gigot
qui fait des gâteaux
pour son bourricot ! »*

A moins que ce ne soit votre frère qui, se trouvant propulsé de sa table de travail auprès de la vôtre, vous fasse entendre ce poème de Patrice de la Tour du Pin ¹⁰ :

*Mon plus profond désir : parler de toi ;
ma hantise : te compromettre !
Je ne parlerai plus qu'à toi.
Tant pis pour ma croissance dans ce siècle !
Il parle, sans veiller le mystère de dire,
il pense, mais sans croire aux noces de l'esprit !*

Ce « toi » dont il s'agit n'est pas vous, c'est celui de la présence que le langage appelle quand la *voix* s'en empare dans le silence. Et c'est elle qui suspend vos affaires plus que celle de votre frère.

La résonance de la voix suspend nos activités conscientes et médiatise le silence *de l'être*, où, ce qui revient au même, *la parole ou le discours prend sa source*. Cette résonance se développe dans le registre de « l'heureux » et du « grave ».

Georges Jean, travaillé par les poèmes qu'il travaille à recueillir dans le *Premier livre d'or des poètes* ¹¹, écrit dans sa courte préface qui n'a pas d'autre but que de nous *mettre en voix* :

« Je dois dire que jamais travail ne m'avait rendu si heureux et si grave. Car il est essentiel qu'un des premiers contacts de l'enfant et du langage passe par la poésie. C'est-à-dire par l'intermédiaire d'une parole où la « forme du sens », comme disait Mallarmé, retentit dans l'être entier, dans le corps comme dans l'esprit et libère les pulsions profondes en les organisant. Il ne s'agit en aucune façon pour moi de présenter aux petits enfants quelques « suppléments d'âme », comme on dit parfois en parlant de la poésie, ou d'orner leur esprit.

« Non, il s'agit d'ouvrir en chacun les cheminements d'une liberté par laquelle le langage est tour à tour un jeu, un miroir essentiel, un instru-

10. Patrice de la Tour du Pin, *Psaumes de tous les temps*, Gallimard, 1974, p. 55

11. Seghers, 1975.

ment de connaissance, de plaisir, de déchirement, et l'une de ces « armes miraculeuses » par lesquelles les hommes de tous les temps, de tous les âges, de tous les pays et de toutes les races affirment leur fraternité et commencent à détruire leurs prisons. »

Pour être fidèle à Georges Jean il faut aller plus loin que lui et dire que la « mise en voix », celle qu'opère la poésie, pour lui, *n'est pas un des premiers contacts de l'enfant et du langage*, elle est l'acte même de la conception et de la réception du petit d'homme dans le monde. C'est de lui que dépend toute sa vie.

La voix et le cri

Pour les enfants des hommes, la mise au monde est mise en voix. Alors, ils parlent. Et c'est d'eux qu'à nouveau nous recevons la parole pour leur avoir donné corps.

Ils parlent ? non, me direz-vous, ils crient.

Le cri, c'est la voix quand elle déchire l'opacité de la chair. Cette déchirure où se façonne tout le registre du symbolique se répercute infiniment dans le langage, dans le rire et dans les pleurs, dans l'amour et dans la colère. C'est dans le rapport de cette ré-percussion à cette percussion première que nous aurons à déchiffrer la vie du sujet.

Dans le cri, la voix appelle à partir du désêtre. Elle tente d'inscrire le sujet dans l'être du langage qui la pré-cède et lui répond en pesant sur elle en retour. Et le sujet *n'existe* que dans cette inscription originaire et à venir.

Dans le cri, la parole crée la déchirure dans laquelle tout sujet s'origine.

C'est dans le cri que tout à la fois l'homme rend le souffle et prend le temps de sa vie. Une voix qui ne s'éteindra que lorsqu'il en aura fini de rendre le souffle. La soif d'air qui fait crier le mourant est celle-là même qui fait crier le nouveau-né. Deux cris aux effets contraires témoignant d'un unique désir.

Entre ces deux cris d'être, la multiplicité des traces inscrit dans le corps et dans le langage le sujet qu'elles signifient — « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ». Et ce sujet porte un nom irréductible à ces traces. Nul mot, en effet, n'épuise le cri. Nul discours n'épuise la parole. Nul acte n'épuise le désir. Et pourtant, sans mots, sans discours, sans actes, aucun cri, aucune parole, aucun désir n'est audible. Audible ici veut dire : repérable par la voix et référé à la parole.

Le cri est l'irruption de la voix dans le langage. Il ne devient cri de haine ou cri d'amour, cri de haine et d'amour que dans la mesure toujours mitigée où, à travers le cri, c'est précisément la voix du sujet qui est entendue au lieu de l'Autre. Dans l'écoute qu'il traduit en mots, en signifiant, l'Autre, le langage vient à la rencontre du sujet dans la séparation abyssale qui les

fonde tous deux. La parole fait l'homme : elle est *le* symbole, support du désir.

Les effets de la surdité ont leur source là : ils naissent de ce que personne n'entend la voix dans le cri pour le traduire en mots pour lui. Par exemple : votre enfant crie et vous vous mettez des boules dans les oreilles parce qu'il vous dérange ou vous lui mettez le sein dans la bouche pour qu'il s'arrête, ce qui revient au même. Les rétractions du narcissisme et les débordements d'amour sont mêmes.

Alors l'enfant est perdu dans un cri sans voix, dans un mutisme sans silence qui laisse son corps et sa chair * trangers* aux mots. Bien mieux les mots qui viennent heurter ses oreilles n'ont rien à voir avec *sa* voix, la voix qui cherche à se faire entendre dans la déchirure du cri : ils le remplissent, l'assaillent ou l'emprisonnent comme des choses sans rapport avec lui, avec les sensations qu'il éprouve dans son corps. Ces choses-mots annulent son corps comme lieu du sujet parlant. Prisonnier de ces choses-mots, il ne peut mot dire. Il est l'objet d'une malédiction qui le maudit et l'installe dans la crispation sempiternellement régressive d'un refus qui devient refuge du sujet, ultime et dérisoire protection contre l'agression des mots. Tel est le psychotique. Il reste étranger à son corps car les mots lui sont * trangers* et ne l'*altèrent* pas de la marque de l'Autre qui le ferait vivre. L'* tranget * n'apparaît que là où l'*altérité* en sa promesse fait défaut. Les perpétuels essais de se situer dans la peau exclusivement (idéologie du monde moderne) ou dans le discours exclusivement (stéréotypie, perroquet) manifestent à l'envi que le sujet n'a pas trouvé sa place dans le monde symbolique, celui de la parole. Ce qu'il y a de psychose en nous se rep it sans cesse d'une haine ou d'un amour qui s'ignorent et d nient leur opposition signifiante du sujet.

Les effets de l'écoute ont leur source au même endroit. Ils naissent de ce que quelqu'un d'autre entend la voix dans le cri pour les traduire en mots pour nous.

Exemple : votre enfant crie et vous dites : « Il a faim. » Vous le dites hors de toute inflation dévouée, vous le dites là où le cri veut faire une brèche dans votre narcissisme, je veux dire dans la logique de votre moi qui a envie de dormir ou de travailler...

Alors l'enfant se trouve représenté par la voix qui le porte dans une Alliance dont l'Autre est l'initiateur, celui qui promet et qui donne, dans un silence sans mutisme à la frange duquel ses oreilles viennent s'ouvrir dans la quête des signifiants du sujet. Les mots et ce qui s'ensuit font de ses sensations des signifiants de son corps, ils viennent se *substituer*   ses pulsions et ce qui s'ensuit c'est le double bénéfice d'une satisfaction pulsionnelle et d'une ouverture dans le champ du langage. L  où l'objet disparaissant c'est la dimension de l'Autre et du sujet qui apparaît. Cette substitution des mots du langage aux pulsions de la logique (sentiments) est symbolisation par la parole. C'est la *disparition* de ce qui est *apparu* dans

l'espace et le temps qui devient signifiante de l'existence du désir, de sa réalité symbolique.

Dès lors les mots ne le remplissent plus comme les choses sans rapport avec lui, ils le *constituent* comme sujet dans un rapport à l'Autre. Délivré de la sensation aveugle et sourde, ses yeux et ses oreilles s'ouvrent : il va jouer avec les mots qui le disent si bien et qui sont pour lui *béné-diction*. « Le langage est bon, le langage est vraiment humain parce qu'il permet à l'homme d'arriver *au silence du regard*, au désintéressement ¹². » Il pourra s'ouvrir sans disparaître au progressif acquiescement de paroles modulées par une voix qui rejoint la voix qui crie dans le désêtre de son corps. Il accède à l'être du langage dans le désir jamais comblé d'y rencontrer l'Autre dans la séparation même. Risque ultime de la parole qui fait advenir l'Autre au lieu du même. Quelles que soient les modalités de formation de cette limite entre le discours et le corps, c'est là que s'origine le sujet parlant. Il s'y origine par la médiation d'une voix qui crie dans le désêtre et à laquelle répond l'être du langage où il est appelé.

!Ce qu'il y a de symbole en l'homme se nourrit de la haine sourde et de l'amour écoutant qui divisent le sujet puisqu'il ne réside tout entier ni dans la haine qui le tue, ni dans l'amour qui l'exalte : il naît à la limite des deux. De ce qu'il n'est ni pur objet de haine ni pur objet d'amour, il échappe à tout jugement de lui-même par lui-même, à la dérision d'un discours qui prétendrait le connaître comme *mort* ou comme *vie* de l'objet.

Nous sommes maintenant à pied d'œuvre pour entrevoir ce qu'est le jeu de la violence : la violence est *ce qui abuse du sujet en l'ignorant*. Elle est pure logique par son constant retournement en contraires pulsionnels, sans faille. Elle ne fonctionne que dans l'opposition de ses éléments. Négation de l'Autre du langage, elle est un jugement sans appel du sujet, elle construit un monde où rien ne vient répondre à la voix qui crie dans le désêtre, un monde sans parole où le sujet se trouve *destitué* avant même que d'avoir été *institué* dans *l'ex-sistence*. Elle n'en veut rien savoir puisqu'il n'est pas l'objet de savoir.

Mais elle ne peut être pensée comme telle que dans une opposition qui lui est intérieure et qui n'est pas non-violence, mais parole (et non savoir) qui excède la logique de la pure opposition des contraires et qui la brise. Elle l'excède parce qu'elle en est l'origine et elle la brise car elle situe le sujet dans la différence qui l'instaure et non plus dans l'opposition qui le nie. La parole révèle, dans la brisure de l'imaginaire logique, l'Autre du langage, celui qui parle quand ça parle et qui ne s'offre à aucune spécularisation.

Cette violence du désir qui s'oppose sans réversibilité à la violence de la pulsion épistémologique n'a qu'un nom : la paix, qui n'est pas évitement du combat entre la vie et la mort mais risque pris de vivre en mortel et de mourir en vivant.

12. Eric Weil, *Logique de la philosophie*, Paris, Vrin, 1950.

La paix du sujet ne s'instaure que comme effet de la « castration symbolique », opération par laquelle l'opposition des mots dans le langage devient *signifiante* du rapport du sujet et de l'Autre.

Elle introduit la dimension de la loi et du désir, *loi* qui régit la logique et désir de l'Autre qui autorise la révélation du sujet en devenir dans la voix qui crie dans le désêtre. Avec son inévitable corollaire : la peur de ne pas être su je aussi bien que la peur de le devenir.

« Il reste toujours vrai que seule (la parole donnée et reçue du langage), la raison (comme dit le philosophe ¹³) peut donner le contentement (au prix même de la vie), que seule elle *est* le contentement — accession au silence rempli de la présence — mais il n'est pas moins vrai que cette raison (cette parole) ne saurait être pour l'homme que dans le médium de la violence, car jamais l'homme ne sort du domaine où la violence, la peur, la peur de la peur sont possibles. Il ne suffit pas de faire comme si la violence n'existait pas, de ne pas en parler, de refouler la peur : elle s'annonce même au philosophe dans la peur de la peur, encore dans l'homme qui veut être raisonnable, qui se veut raison, la passion reste le *mouvement de fuite* devant le mouvement et le devenir, et la *violence* ce qui ne dépend pas de lui, mais lui arrive, *est ce qui lui donne le courage de sa peur*. Il faut qu'il se tourne vers la violence et qu'il la regarde en face ¹³. »

Castration symbolique et visage

Voilà bien les philosophes ! Ils nous disent que « la raison qui fait accéder au silence rempli de la présence ne saurait être que dans le médium de la violence » et qu'« il faut que l'homme se tourne vers la violence et qu'il la regarde en face ».

Comment regarder en face ce qui nous entoure de toutes parts, ce au milieu de quoi nous sommes ? Le risque est grand de tourner en rond.

Pourtant, ce n'est pas à cela qu'Eric Weil veut nous conduire : il parle d'une violence qui ne dépend pas de l'homme lui-même mais qui lui arrive — d'ailleurs, de l'hétérogène, de l'Autre — et qui lui donne le courage de sa peur.

Évoquer le courage et la peur, c'est évidemment se trouver sous la *menace*. Et qu'est-ce que la menace suprême pour l'homme ? Est-ce seulement de mourir ? Ou n'est-ce pas de mourir sans avoir pris le risque de vivre en homme, c'est-à-dire sans avoir été introduit dans la problématique du Désir qui le fonde comme Sujet parlant ? N'est-ce pas de vivre sans s'être risqué — ou avoir été risqué — dans la parole au milieu des pulsions qui l'agissent et le sollicitent de tous côtés ? Le risque ultime de l'homme

13. Eric Weil, *op. cit.*, p. 21.

est le risque pris, au milieu des signifiants pulsionnels auxquels il est subordonné, de s'en remettre à la parole de l'Autre en tant qu'il est le lieu de la promesse. Là où il y a promesse, il y a attente d'un devenir. Là où il y a promesse, il y a danger et menace de ne pas voir se réaliser la promesse.

Toute parole de promesse *fiance* l'homme à celui qui la tient. Ces fiançailles font dépendre le Sujet, dans son devenir, de la parole de l'Autre. Elles engendrent la con-fiance dans la mesure où la parole tient ses promesses ou, au contraire, la méfiance dans la mesure où elle ne les tient pas. Elles sont le temps de l'épreuve. Tout nouveau-né se trouve fiancé par la parole qui l'a engendré à l'Être du langage, à l'Autre. Convoqué au rendez-vous des pulsions, là où il a soif dans son corps et où il se désaltère, là où se trouvent satisfaites les pulsions de la vie, il y rencontre la parole qui l'altère, qui le marque du signifiant de l'Autre. Ses satisfactions sont subordonnées à la présence et au désir de l'Autre dont il garde au cœur la blessure et la trace. A travers tout ce qui le comble, il éprouve ce qui lui manque non dans l'ordre de la possession, mais dans l'ordre de l'être. Dans les meilleurs cas, ce n'est pas d'un manque à avoir qu'il souffre, c'est d'un *manque à être* qui avive le désir de l'Autre et, du même coup, en est le signifiant.

Tout ceci est largement développé ailleurs et je ne le mentionne ici que pour vous faire mieux sentir que *ce qui s'annonce au philosophe dans la peur de la peur*, dont parle Eric Weil, n'est autre que ce que Freud a repéré comme menace de la *castration*. Avec elle, s'introduit le jeu des pulsions et la loi du désir.

Pourquoi ce mot de castration dont l'emploi devenu trop fréquent ne cesse de choquer ? Simplement à cause de ce fait d'expérience où se révèle à Freud la crainte que tout petit garçon éprouve de perdre son pénis, ou de le trouver amoindri, déficient aussi bien que la crainte que toute petite fille éprouve de l'avoir perdu ou rentré, etc. Dans les deux cas, il est clair que ce qui est mis en question pour le petit garçon comme pour la petite fille, c'est *l'objet pénien qu'il imagine et qu'il voudrait avoir* et qui comblerait le manque à être qu'il éprouve. Cet objet imaginaire qui ferait que — s'il l'avait — il serait l'unique objet de la mère à laquelle il s'identifie, le rendrait parfaitement auto-suffisant. Cet objet imaginaire dont la zone génitale est le support, c'est — vous le savez — le *Phallus*.

C'est sur lui que porte la castration et c'est pourquoi elle est dite, à la suite des travaux de Lacan : *castration symbolique*.

Ai-je été assez précis pour vous faire entrevoir alors que la menace de castration (symbolique) est corrélative de la promesse et de la parole en tant qu'elle trouve sa dimension de vérité pour le Sujet au lieu de l'Autre ? La Loi, en tant qu'elle réfère à une promesse et qu'elle est porteuse de la menace de castration fait dépendre la réalisation du sujet et de son désir, non de l'objet qu'il imagine lui donner ce statut de puissance qu'il sait ne pas avoir, mais de l'Autre, de celui qu'il sait ne pas être. Son être dépend

de ce qu'il ne sait pas, de ce qu'il n'imagine pas, de ce qui l'appelle.

Cette dépendance de ce qu'il ne sait pas est paradoxalement ce qui le libère de ce qu'il sait. Elle le délivre d'avoir à soutenir sans cesse un Savoir d'où lui viendrait l'être. Elle le tire du milieu de ses repères imaginaires qui feraient dépendre l'être du sujet du savoir ou de la possession moïque.

Je dis : paradoxalement car cette dépendance de l'Autre, qui est obéissance à la parole et non conformité au discours, est toujours éprouvée comme aliénation. Les effets de la parole qui constitue le sujet comme interlocuteur de l'Autre font toujours violence à la prétention du moi, prétention à se prendre pour le sujet au nom de sa puissance imaginaire. Vous reconnaissez là la ligne Maginot de tout ce que Freud a appelé résistances, défenses, refoulements secondaires. Vous reconnaissez là la pertinence de la notation de Lacan qui fait du moi « une instance imaginaire ».

Pour dire les choses de manière encore plus concise : la castration symbolique interdit au Sujet d'être l'interlocuteur du Moi (ce qui d'ailleurs l'identifierait à un Surmoi imaginaire) pour devenir ce qu'il est, par la grâce du langage, inter-locuteur de l'Autre.

Pour ceux qui voudraient des repères théoriques plus précis, je renvoie au stade du miroir et à sa résolution dans « l'assomption jubilatrice du sujet ».

C'est donc en tant que la castration symbolique est le versant d'un acte dont l'autre versant est promesse sur laquelle on peut compter pour s'en tirer, qu'elle nous donne, comme le dit Eric Weil, *le courage de la peur*. Cette peur de ne pas être aussi bien pourvus que nous avons tendance à l'imaginer pour nous en tirer tout seuls. Le courage, alors, c'est la peur de la violence des pulsions quand cette violence se trouve affectée par le désir de l'Autre, codée par les signifiants du langage qui représentent le Sujet dans la logique pulsionnelle. Ils la représentent, mais aucun ne peut l'être.

La castration symbolique préside à la chute de l'objet qui, en tant qu'il chute, retire au moi ses assises imaginaires, et, le temps d'un soupir ou d'une respiration, devient « cause du désir ».

En ai-je assez dit pour que nous saisissons maintenant que « regarder en face la violence », comme Eric Weil nous recommande de le faire, ce ne peut pas être adopter une attitude de force ou de défi par rapport à nos pulsions et à notre imaginaire : cette attitude entraînerait la répression et les désastres que l'on sait.

« Regarder en face la violence », ça ne peut être qu'avoir ou que voir un visage sur lequel viennent s'inscrire les effets des pulsions devenus signifiants du sujet. Nous ne pouvons « regarder en face » qu'un visage, là où les effets de vie ou de mort, de séduction ou de répulsion se donnent à déchiffrer dans la parole.

Regarder en face quelqu'un, regarder son visage — au sens fort —, cela implique ce qu'Eric Weil appelle « le désintéressement du regard ». Ce

silence du regard ne peut s'entendre que d'un regard qui ne cherche pas à se satisfaire. Le regard silencieux est un regard qui n'est pas curieux de voir, qui ne juge pas, qui ne coupe ni ne pénètre. Seul celui dont la *pulsion scopique* est castrée, dont l'activité de voir est référée à ce qui *parle* en lui de l'Autre dont la manifestation est toujours *imprévisible*, seul celui dont le regard cesse de ne se soutenir que de ce qu'il voit, de son objet, seul celui-là accède au silence du regard, au silence qui autorise le face à face c'est-à-dire la constitution ou l'apparition d'un visage en tant que manifestation d'un corps illuminé par la parole.

En termes moins barbares que ceux des psychanalystes, Eric Weil nous l'a dit : « Le langage est bon, le langage est vraiment humain parce qu'il permet à l'homme d'arriver au silence du regard, au désintéressement. »

Si ce que nous avons dit jusqu'ici est pertinent, l'on peut dire alors que la castration symbolique qui délivre le regard de son objet imaginaire, l'ordonne à la révélation d'une présence encore ignorée, à la réalisation d'une promesse. Le regard silencieux est le signe visible d'une oreille qui écoute que ça parle du Sujet en lui, au lieu de l'Autre. Un tel regard n'a rien à voir avec la maîtrise de la connaissance et du savoir fût-il scientifique. Il est à l'opposé d'un regard méprisant qui se nourrit de la méprise, laquelle ne voit que ce qu'elle veut voir.

Il faut aller plus loin : le regard silencieux est le seul qui peut supporter, dans le transfert, d'être vécu par l'analysant comme un regard méprisant. C'est qu'il devient le lieu de projection du regard surmoïque que l'analysant porte sur lui-même.

Que peut signifier alors : « Regarder la violence en face » ?, s'il est vrai que seul « le visage », c'est-à-dire « la face illuminée par la parole » peut se regarder en face.

Cela signifie : « Regarder en face un visage défiguré. » Un visage défiguré est un visage que la parole n'illumine plus, qui ne témoigne plus des effets de la parole « qui fait l'homme ».

Or « regarder en face un visage défiguré » est justement insoutenable, voire impossible. Et la défiguration du visage la pire qui soit n'est pas celle qui est consécutive aux accidents, au sang et aux cicatrices, ni même celle qui est consécutive à la fixité de la mort, c'est plutôt celle de la psychose : le paradoxe d'un visage humain déserté par la parole, sans voix.

Un visage non illuminé par la parole oblige à détourner le regard : il ne peut être regardé en face car *il ne fait pas face*. Il ne fait pas face, il fait violence.

Et il faut se faire violence, comme l'on dit, pour y revenir.

Il faut se faire violence pour ne pas lui faire violence, pour ne pas le faire disparaître comme objet inadéquat ou l'entraîner dans la ronde infernale et multiple de la manipulation prise pour de l'éducation.

Il faut se faire violence pour regarder un psychotique car son regard ne soutient pas le nôtre. Il ne se dérobe même pas, car la dérobade du regard

est encore objet de regard. Il laisse notre pulsion scopique sans objet, sans support. Il est un pur voir sans re-gard. Ce pur voir, cette pure pulsion d'un regard vide est la violence même de la pulsion qui fait disparaître son objet dans la mesure où elle s'en satisfait, dans la mesure où l'objet ne la code pas aussi de la dimension irréductible de l'altérité.

Toute pulsion non référée au langage réduit l'Autre à rien dans la mesure où son objet ne le signifie pas.

A des degrés moindres que dans la psychose, cette réduction de l'autre à un pur objet pulsionnel, cette négation du sujet se donnent à lire dans les phénomènes de la délinquance, du meurtre, du viol, comme dans les multiples ruses de nos névroses. Il serait bien trop long d'en développer ici les différents aspects.

Mais alors, *s'il faut* se faire violence pour « regarder en face » la violence, quelle est l'instance qui peut soutenir cette obligation de se faire violence devant la violence qui nous est faite ?

Ce ne peut pas être au « nom » d'une autre pulsion, d'une pulsion contraire sous peine d'être conduits, sans trop de délai, à l'exaspération sado-masochiste de la pulsion intéressée et cela indéfiniment : plus un enfant refuse ses matières et les retient pour satisfaire sa pulsion anale de rétention, plus la mère va les vouloir et lui trafiquer l'anus et le tube digestif... jusqu'au moment où, exaspérée, la mère va « envoyer chier son gosse » (comme on dit) et que la débâcle intestinale dudit gosse va s'ensuivre. Vous entrevoyez que la violence de la rétention anale maintient la mère aux aguets du trou de l'anus et n'a pour fonction imaginaire que celle de la pulsion. Elle y répond par la violence de la pulsion anale dans son versant antagoniste, celui de l'expulsion qui la satisfait jusqu'à la prochaine fois. Elle a tellement besoin de voir l'étron que l'enfant s'y trouve réduit.

Ce qui caractérise le jeu de ces violences pulsionnelles, toutes structurées sur le mode sado-masochiste, c'est qu'au bout du compte *on ne sait jamais qui a commencé !* C'est automatique.

C'est automatique : cela veut dire que le sujet n'y est nulle part représenté dans sa référence à l'Autre du langage et que tout le processus, tout le procès du désir est rabattu sur une obéissance à la violence aveugle d'une pulsion.

Quand la direction du désir n'est plus indiquée par ce qui l'oriente originellement et antérieurement au surgissement du sujet, quand la direction du désir n'est plus indiquée par la Loi, le sujet se trouve englué dans l'opposition de deux discours contraires, dans l'ambivalence du discours de la pulsion qui le rabat sur la sensation organique. Paradoxalement, la sensation devient le seul repère du sujet qui cherche appui sur son insistance et son indéfinie répétition. Et plus il s'y appuie, plus il s'y perd

comme en un marécage. Plus il s'y appuie, plus il est confondu avec elle, avec ses signifiants imaginaires. Lacan dirait : moins il est barré par le trait unaire, plus il échappe à la représentation par les signifiants qui lui permettrait d'ex-sister. Au lieu d'être promu dans l'*ex-sistence*, il est confondu dans l'*in-sistence*.

Lorsqu'il en est ainsi, la violence est majeure.

Elle naît et renaît de la certitude inconsciente que rien de bon ne peut advenir de l'Autre, qu'il est impossible de rien lui demander puisque lui demander quelque chose serait le reconnaître comme le lieu d'une promesse et que cela est impossible puisque moi, je ne reconnais la médiation d'aucune loi. La certitude que rien de bon ne peut venir de l'Autre du langage, c'est équivalentement le règne de la méfiance qui veut qu'on ne peut faire foi à aucune parole. La certitude que rien de bon ne peut venir de l'Autre (constamment confondu avec l'autre), c'est, pour reprendre les termes du début, que je ne suis le lieu d'aucune bénédiction d'aucun bien-dire : tout ce qui m'atteint me fait mal, toute diction qui ne vient pas de moi, me déchire et me fait mal.

Le violent est celui qui tente d'échapper à toute déchirure, car être déchiré, brisé, c'est s'en remettre à la parole d'un Autre qui témoigne du Sujet (de nous-mêmes) alors que nous ne pouvons plus produire l'image de nous-mêmes sur laquelle nous nous appuyons.

Dès que l'on touche à l'imaginaire du violent, on le met en cause jusque dans son origine puisque, pour lui, l'image de lui-même, seule, fonde son existence : il est dans la nécessité épuisante d'avoir à se produire lui-même, à s'autoposer dans une constante provocation par rapport à tout ce qui n'est pas lui. De la parole, pour lui, ne peut venir que la mort... puisque, pour lui, la parole qui tranche, brise l'imaginaire, le « tue » car il est identifié à son image.

On pourrait dire que le violent est un être en état constant de défense de sa propre image contre le risque que ferait courir à cette image le surgissement de lui comme sujet parlant. C'est pourquoi il est dans l'essence même de la violence de *paraître*.

Il faut aller plus loin et dire que *tout paraître* qui n'est pas ordonné à sa propre disparition dans la révélation de ce qu'il cache, l'être, est nécessairement de l'ordre de la violence qui nie l'Autre en faisant *disparaître l'être du Sujet dans le paraître* de sa représentation, dans le moi. En d'autres termes, la violence fait disparaître l'être du langage ou l'appel à être du langage... dans le paraître du discours ou la pure logique.

On peut dire alors que tout pouvoir — même légitime — qui n'est pas ordonné à la réalisation de la promesse que cache et que médiatise la loi, est violence et ne cherche qu'à produire l'image de lui-même sous prétexte de loi.

Ce pouvoir que l'analyste reçoit de l'analysant n'est légitime, vous le voyez, que s'il est ordonné à la révélation de la promesse que cache encore

et que médiatise déjà le discours qui fait loi dans la cure : promesse de devenir ce que l'être du langage l'appelle à être, dès avant et par-delà toutes les apparences ; sujet du désir de l'Autre.

*Pomme, poire, abricot,
Y en a une, y'en a une...
Pomme, poire, abricot,*

nous n'aurons jamais que le visage que la voix qui parle en nous nous reconnaît quand elle nous appelle par notre nom et ne cesse de demander : « Où demeures-tu, toi qui parles ? » Dans la parole ou dans ton image ?

Denis Vasse